

## **« L'homme est-il un être qui peut ou un être qui veut ? »**

### **Présupposés et Chemins de dépendance**

0. Question visiblement inspirée de la **formule courante** : « Quand on veut, on peut ».
1. La question nous pousse à **tout ramener à un trait considéré comme essentiel** (= caractéristique, définitoire).  
=> « Qui veut » : la volonté, ça paraît clair (mais est-ce si clair ?). « Qui peut » : de quoi s'agit-il ? Capacité, possibilité, pouvoir, puissance ?
2. Un trait essentiel qui serait **exclusif** de l'autre (*aut* latin et non pas *vel*).
3. Un trait essentiel **plus décisif que d'autres possibles** : l'homme, un être qui parle, qui imagine, qui désire, qui tâtonne...
4. Mais peut-être est-ce **moins solennel** : un simple **arbitrage** entre deux situations face à l'obstacle lorsqu'il y en a (l'obstacle pouvant être absolu comme dans un camp d'extermination) = quand on est empêché, est-ce qu'on s'en sort parce qu'on le peut ou parce qu'on le veut ?
- Pour répondre : simple question de sensibilité ou de rationalité ?

### **Enjeu**

La question émerge

- aux **composantes volontaristes de la modernité radicale** (effets de coaching : si vous vous prenez en main correctement, si vous procédez au « travail sur soi<sup>1</sup> »),
- mais pose aussi les **questions d'inclusion, d'empowerment et de résilience** (voir ci-dessous).

### **Système conceptuel / Réseau conceptuel**

#### **1. Vers le concept de puissance (« Qui peut »)**

Plusieurs notions peuvent correspondre : Capacité, possibilité, pouvoir, puissance (voir Annexe, Figure 1)..

#### **A/Examen des notions**

**1. Capacité** : terme massif (avoir la capacité de) mais aussi comptable (on a certaines capacités mais pas d'autres). Définition « humble » de l'humanité, mais optimiste (on peut accroître ses capacités, les transformer en compétences) => L'homme est un être de capacités et d'incapacités.

**2. Possibilité** : insiste sur le potentiel à actualiser => L'homme, être qui vise au-delà de lui-même.

---

<sup>1</sup> Dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, on a vu se développer, d'abord dans l'entreprise (« New management »), puis peu à peu dans l'ensemble des sociétés civiles, des dispositifs incitatifs à un travail sur soi, largement inspirés par l'idée que les difficultés et carences que rencontre l'activité humaine sont traitables au niveau de chaque individu, invité à construire son propre parcours, dans l'interaction, mais sans requérir de modifications globales (macrosociales). On a pu parler de « psychologisation de la société » (sous-titre du livre de Didier Vrancken et Claude Macquet, *Le travail sur soi*, Paris, Belin, 2000).

**3.Pouvoir** : sens présent dans les deux précédents, mais avec en plus l'idée de domination (exercer un pouvoir sur). Latin *potestas*. => L'homme, être de pouvoir.

**4.Puissance** : idée de potentiel qu'il y avait dans le « possible », mais avec en plus une dimension de force. Latin *potentia*. =>L'homme, un être qui doit découvrir la puissance qu'il peut activer. Où le découvrir ? Dans la masse – où l'on trouve tout et son contraire (Canetti) ? Dans le peuple – uni par son souverain (Hobbes) ? Ou dans la multitude – unie par un sens immanent de l'être-en-commun (Spinoza)<sup>2</sup> ?

## **B/Comment co-varient ces différentes notions ?**

**1.Puissance, capacités et pouvoir.** La puissance ne se traduit pas toujours en capacités, ni en pouvoir, si elle est mal orientée. => Le pouvoir exploite une puissance qu'il suscite et non qu'il impose : contre l'idée – communément admise – d'un pouvoir qui s'exercerait verticalement de haut en bas, Michel Foucault affirme que « *le pouvoir vient d'en bas* », c'est-à-dire qu'il se manifeste, non pas par la répression, sous la forme des initiatives prises par les sujets eux-mêmes, incités à faire et à dire qu'ils font – tout particulièrement dans le domaine de la sexualité, où « *l'hypothèse répressive* » ne peut être adoptée<sup>3</sup>.

**2.L'impuissance.** Elle est : Incapacité / Handicap / Limites. A première vue, elle pointe les points faibles de l'humanité, celle d'un ensemble d'êtres qui ne peuvent pas ou peu ou mal. La théorisation de cette impuissance peut revêtir des accents assez sombres quoique parfois salutaires (la chasse aux illusions humaines, permet de dégager la puissance de la raison : c'est ce que fait Spinoza, dans l'Appendice du Livre I de *L'éthique* ; et dans un autre registre, l'argument pascalien du roseau humain, le plus faible de la nature, mais roseau pensant, conduit au même balancement).

Ce constat (qui pourrait être à la base d'une pragmatique de l'impuissance : que puis-je faire – sinon m'en plaindre – en tenant compte de cette impuissance ?) nourrit une éthique de la faiblesse ou de l'impuissance (une manière d'instaurer un rapport à autrui dégagé des rapports de force), mais aussi des démarches d'inclusion plus ou moins volontaristes (une politique de l'impuissance : comment un collectif peut-il tirer puissance de la mutualisation des impuissances individuelles ?). L'idée d'un accompagnement pour acquérir ou recouvrer « la puissance d'être soi » – qui traduit l'idée anglophone d'*empowerment* – fait son chemin dans la société française<sup>4</sup> (voir Annexe, Figure 2).

=>L'homme, un être de puissances et d'impuissances : cette dualité ne serait donc pas un empêchement à l'action. Pourtant, ces empêchements peuvent être durement ressentis quand ils mettent précisément en tension pouvoir et vouloir. Ainsi : être empêché et vouloir (l'exemple d'une fin de vie empêchée : un vouloir en finir, souvent sans pouvoir en finir) ; ou encore : ne pas vraiment vouloir et ne pas vraiment pouvoir (dans des situations de violences conjugales ou de harcèlement, l'impuissance n'est pas seulement celle du pouvoir d'agir mais aussi celle du vouloir agir, qui se trouve comme paralysé, hébété, en état de « sidération », comme le disent souvent les personnes qui ont réussi à s'en sortir).

---

<sup>2</sup> Elias Canetti, *Masse et puissance*, Paris, Gallimard (« Tel »), 1986 (*Masse und Macht*, 1966) ; Thomas Hobbes, *Le citoyen (De Cive, 1647)*, trad. De Sorbière, 1649 ; Édition électronique (ePub, PDF) v.: 1,0 : Les Échos du Maquis, novembre 2013 ; Baruch Spinoza, *Traité politique*, traduction Charles Romero, Paris, PUF (« Epiméthée ; bilingue), 2015.

<sup>3</sup> Michel Foucault, *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976 ; et plus largement : *Dits et écrits-II*, Paris, Gallimard (« Quarto »), 2001.

<sup>4</sup> J'ai essayé de l'illustrer sur le cas de l'accompagnement des victimes et des auteurs de violences conjugales et intrafamiliales (VCI) : J.-Y. Trépos, « *L'empowerment, entre puissance et impuissances. Le cas des violences conjugales et intrafamiliales* », *Sciences et Actions Sociales*, n°2, octobre 2015. <http://www.sas-revue.org/index.php/21-n-2/dossiers-n2/32-l-empowerment-entre-puissance-et-impuissances-le-cas-des-violences-conjugales-et-intrafamiliales>

## 2. Vers le concept de volonté (« Qui veut »)

Notion qu'on peut supposer trop connue, car faisant l'objet d'une revendication liée à la liberté de l'individu.

### A. Une approche classique : le cartésianisme

C'est Descartes qui donne son expression la plus affirmée à la théorie de la volonté, puisqu'il considère les notions de « volonté » et de « liberté » comme équivalentes.

Toutefois, la volonté n'est pas un bloc indifférencié : elle comporte un aspect théorique (affirmer, nier, suspendre le jugement, douter...) et un aspect pratique (poursuivre un bien, éviter un mal). Volonté et entendement sont des facultés de l'âme que l'homme tient de Dieu, mais elles ont une différence fondamentale qui explique, selon Descartes, que l'homme puisse commettre des erreurs : la volonté est infinie tandis que l'entendement est fini, ce qui entraîne l'homme à adhérer volontairement à des perceptions ou des représentations confuses. L'homme qui utilise son entendement pour donner suite à des idées claires et distinctes ne peut se tromper ; de même s'il n'a pas une idée claire et distincte mais qu'il ne lui donne pas suite, il ne peut se tromper. Tout est donc une question d'usage de la volonté, qui est à son plus bas degré dans la « liberté d'indifférence » et à son plus haut degré quand elle affirme nécessairement une idée claire (ce qui est paradoxal, puisque dans ce cas, la nécessité n'est pas contraire à la liberté)<sup>5</sup>. La dimension morale de cette conception est contenue dans l'idée de « *générosité* » (= magnanimité) : il faut faire bon usage de son libre-arbitre, ce qui veut dire en autres de ne rien entreprendre dont on ne se sente capable, ce qui installe un certain rapport entre vouloir et pouvoir<sup>6</sup>.

Spinoza – qui a été influencé par Descartes et qui en tout cas le connaissait bien – s'oppose à cette philosophie de la volonté. Pour lui, la volonté se réduit aux volitions particulières et ces volitions elles-mêmes aux idées singulières des choses, il s'ensuit que la volonté se réduit à l'entendement.

*« J'accorde que la volonté s'étend plus loin que l'entendement, si par entendement on entend seulement les idées claires et distinctes ; mais je nie que la volonté s'étende plus loin que les perceptions, autrement dit la faculté de concevoir. »* *Ethique*, II, XLIX, S, G. II.

La fausseté ne consiste pas dans une différence entre la volonté et l'entendement, mais est le résultat d'un certain genre de connaissance et plus particulièrement du moins parfait, c'est-à-dire de l'imagination ; la liberté est liée à la connaissance vraie de la nécessité.

Kant introduit une autre dimension qui n'est pas présente dans cette divergence : ce dont parlent ces philosophes, c'est un certain type de volonté, qu'on peut appeler « *pathologique* » (non pas parce qu'il y a une maladie, mais parce qu'elle est soumise à la sensibilité) et ce que prétend Descartes, c'est qu'elle est intégralement liberté, alors que – nous dit en substance Kant – seule la « *volonté pure* » (= qui est déterminée sans mobile empirique d'aucune sorte, mais conforme à des règles a priori) est liberté : la volonté pathologique relève de la psychologie, tandis que la volonté pure relève de la raison pratique (=des principes de la vie morale)<sup>7</sup>. Pour autant, note Kant, elle ne peut être dite « *sainte* » (c'est-à-dire incapable d'être attaquée par des mobiles sensibles<sup>8</sup>). La question de la volonté change de dimension.

---

<sup>5</sup> Voir : René Descartes, *Méditations métaphysiques* (1641). Principalement : la Quatrième méditation. De nombreuses éditions de poche sont disponibles.

<sup>6</sup> Descartes, *Les passions de l'âme*, Paris, Le livre de poche, 1990 <1649>

<sup>7</sup> Voir : E. Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Paris, Vrin (Poche), 1992 <1785> (Préface).

<sup>8</sup> Voir : E. Kant, *Critique de la raison pratique*, Paris, PUF (« Quadrige »), 2016 <1788>.

## B. Une conception opératoire du volontaire et de l'involontaire

A partir de : Ricœur, *Le volontaire et l'involontaire*<sup>9</sup> : l'interdépendance constitutive entre pouvoirs et vouloir (voir en Annexe, Figure 3).

A/Le **décider**= détermination d'un projet à partir de motifs et qui prend la forme du choix dans l'existence réelle. Motifs involontaires (ex. besoins), mais intention d'agir (Sartre : le fumeur et l'artificier).

B/Le **mouvoir**= moment où le corps imprégné de l'idée avance vers la réalisation du projet, grâce à des pouvoirs : a) savoir-faire préformés (se tenir) ; b) émotions (=>se mobiliser) ; c) habitudes (=>effort de se ressaisir).

C/Le **consentir**= dire oui à l'involontaire absolu, alors même qu'on dit non à la routine < Renouvier : vouloir vraiment c'est vouloir ce qu'on ne veut pas. W. James : la volonté est « nolonté »>. Involontaire absolu : a) le caractère (ma manière de vouloir) ; b) l'inconscient (mon obscurité irréductible au vouloir) ; c) la vie (le déjà-là).

## C. La volonté au-delà d'elle-même

Le plus proche du sous-entendu aperçu dans notre question du jour est Nietzsche qui place au centre de sa philosophie la *Wille zur Macht* – « volonté de puissance » dans la traduction habituelle, mais qui chez lui signifie « volonté qui émane de la puissance », c'est dire qu'il voit la volonté comme ce qui accomplit une puissance (un désir de se surmonter soi-même (*Selbstüberwindung*) et non une volonté qui donnerait de la puissance. Voir sur ce point le CR de la balade philo de 2023 pour les références et ci-dessous les théories de Schopenhauer qui ont été décisives pour la conception nietzschéenne.

=> Vouloir plus qu'on ne veut – plus que telle ou telle volition dirait Descartes, mais ici, transformant chacune d'entre elles sans en faire une substance, en suivant alors la leçon de Spinoza – c'est pouvoir plus qu'on ne veut.

## Coda

« Je ne saurai pas venir », dit-on en Belgique

Aux côtés de ces deux monstres conceptuels que sont la volonté et le pouvoir, il paraît nécessaire de se soustraire à la gigantomachie à laquelle ils se livrent dans l'opinion courante mais aussi dans le devenir des philosophies.

A/Notre question semble opposer des « cartésiens » (la volonté c'est la liberté, donc l'homme est un être qui veut plus qu'il ne peut) et des « spinozistes » (comme tout être de la nature, l'homme est puissance et ce qu'il veut sera d'autant plus effectif – c'est-à-dire pouvoir – qu'il portera la juste appréciation rationnelle de cette puissance).

L'une des pistes intéressantes serait de revenir à Schopenhauer. Parmi les idées-forces du philosophe prussien, on peut retenir très globalement que l'humain est comme d'autres êtres de la nature animé par le vouloir (sous la forme notamment du « *vouloir-vivre* ») et qu'il dispose d'un certain nombre de moyens pour atteindre ses fins. L'un de ces moyens est la pensée, qu'il faut donc considérer comme un simple outil au service du vouloir-vivre.

Néanmoins, comme pratiquement toujours dans la Nature, constate Schopenhauer, les moyens finissent par exister pour eux-mêmes et c'est bien le cas de la pensée, qui s'autonomise et ce faisant jette un voile sur ses origines énergétiques (ou : pulsionnelles) : elle se pense elle-même comme d'origine théorique et s'assigne des objectifs qu'elle ne peut atteindre, notamment de parvenir à une réflexivité intégrale (= se connaître complètement elle-même).

---

<sup>9</sup> Paul Ricœur, *Le volontaire et l'involontaire*, Paris, Points-Essais, 2017 (1949).

Ainsi considérée, notre question de départ devient : l'homme est un être porté par le vouloir et qui ne peut que dans la limite de ce vouloir – ce qui passe d'abord par le « corps propre » (=le corps éprouvé et non le corps scientifiquement connu). C'est cette limite dont Nietzsche, prenant au sérieux la théorie de l'énergie du vouloir, prophétisera le dépassement.

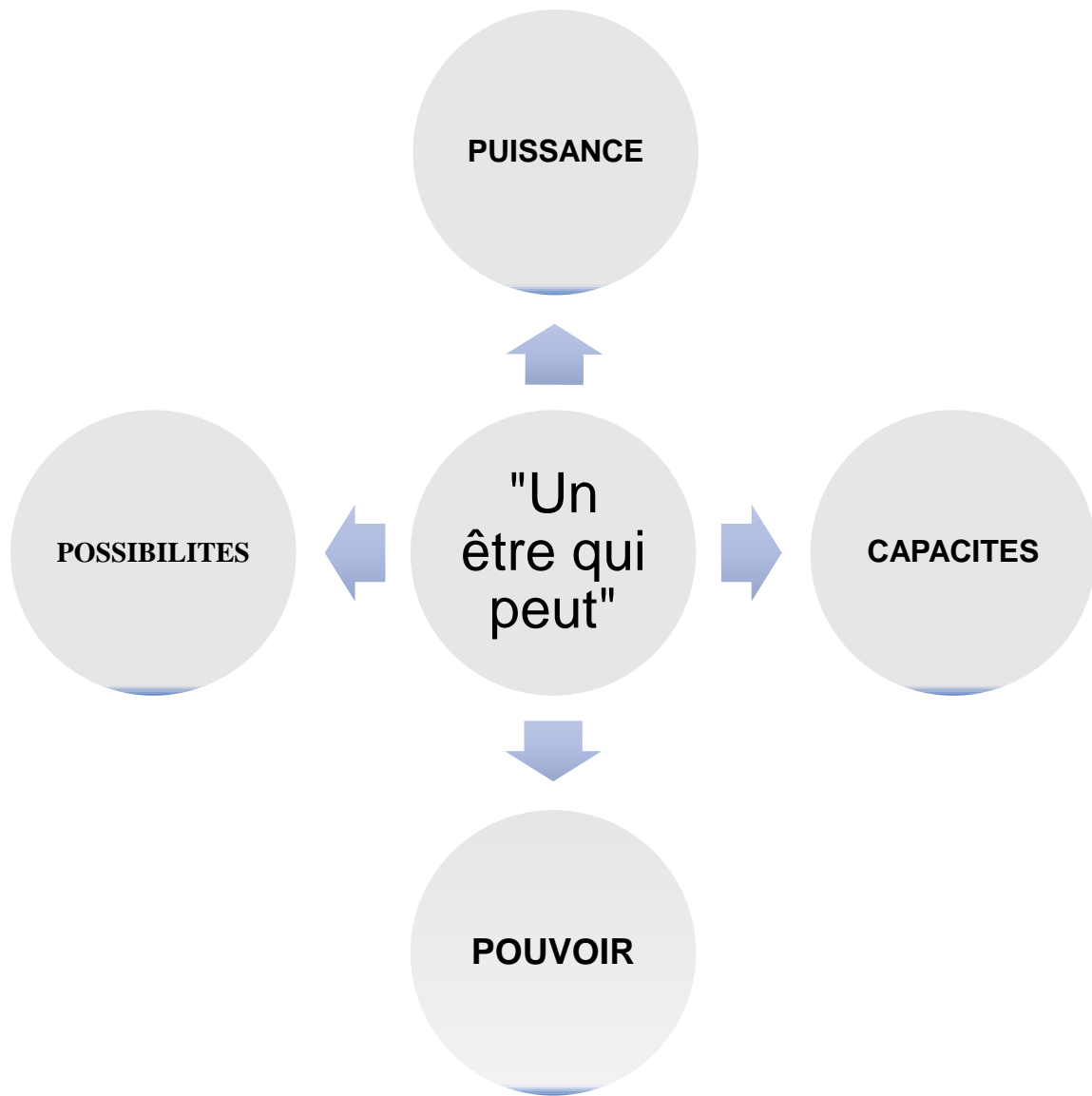
B/On voit au passage comment il est possible d'établir un système de permutations entre les apports issus, ci-dessus, de Descartes, Spinoza, Kant, Schopenhauer et Nietzsche, qui permet à chacun de composer solidement sa réponse à la question posée.

Par exemple :

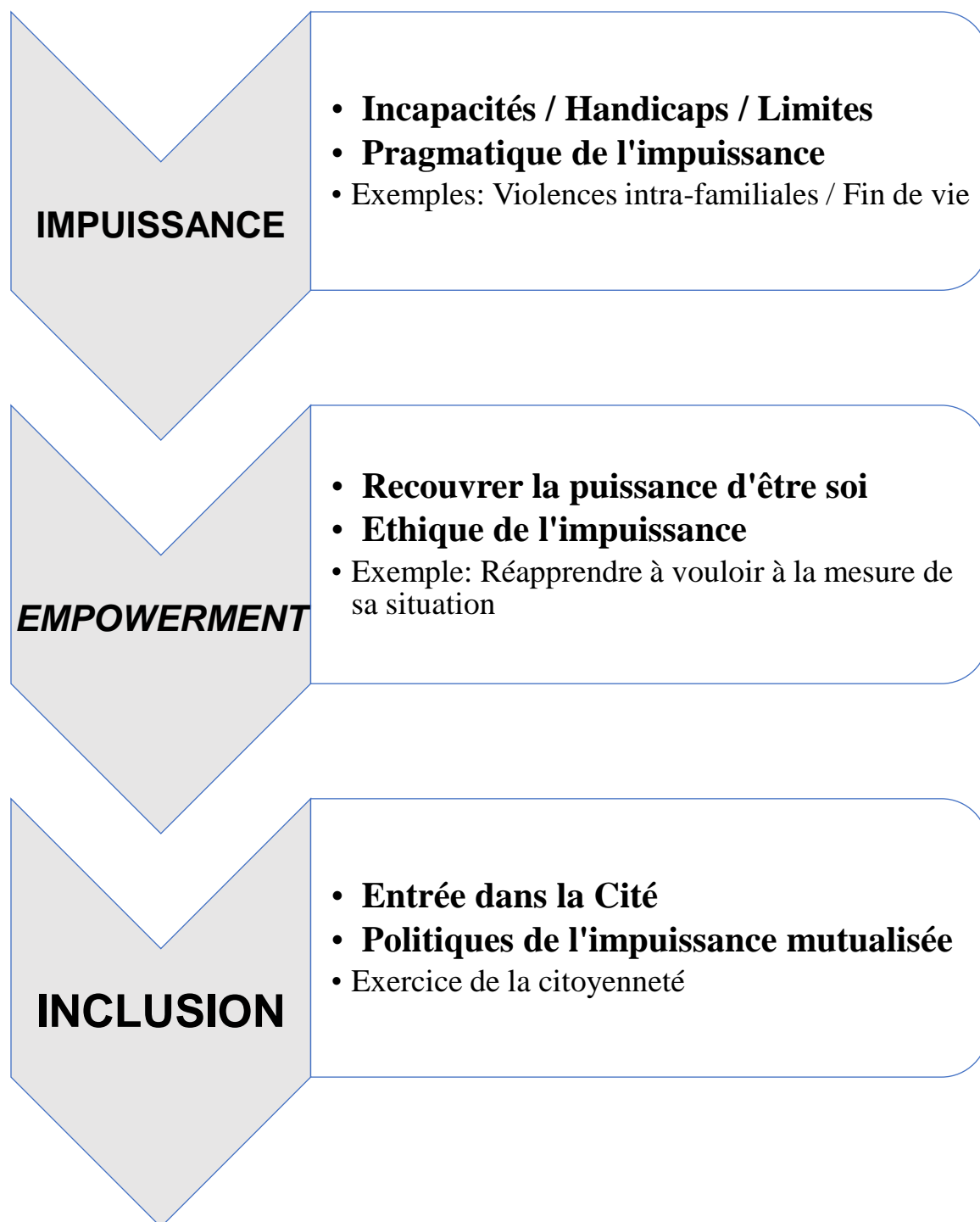
\*Puissance (Spinoza) // Vouloir-vivre (Schopenhauer) // Volonté de puissance (Nietzsche) : trois manières d'exprimer la force de l'énergie désirante qui mettent à distance le pouvoir de l'intellectualisation ?

\*Volonté comme générosité vs volonté issue de perceptions confuses (Descartes) // Volonté pure pratique // volonté pathologique : deux manières opposées de poser la question du rapport aux mobiles de la volonté (pour Kant, on ne peut être heureux de respecter la loi morale, alors qu'on l'est pour Descartes).

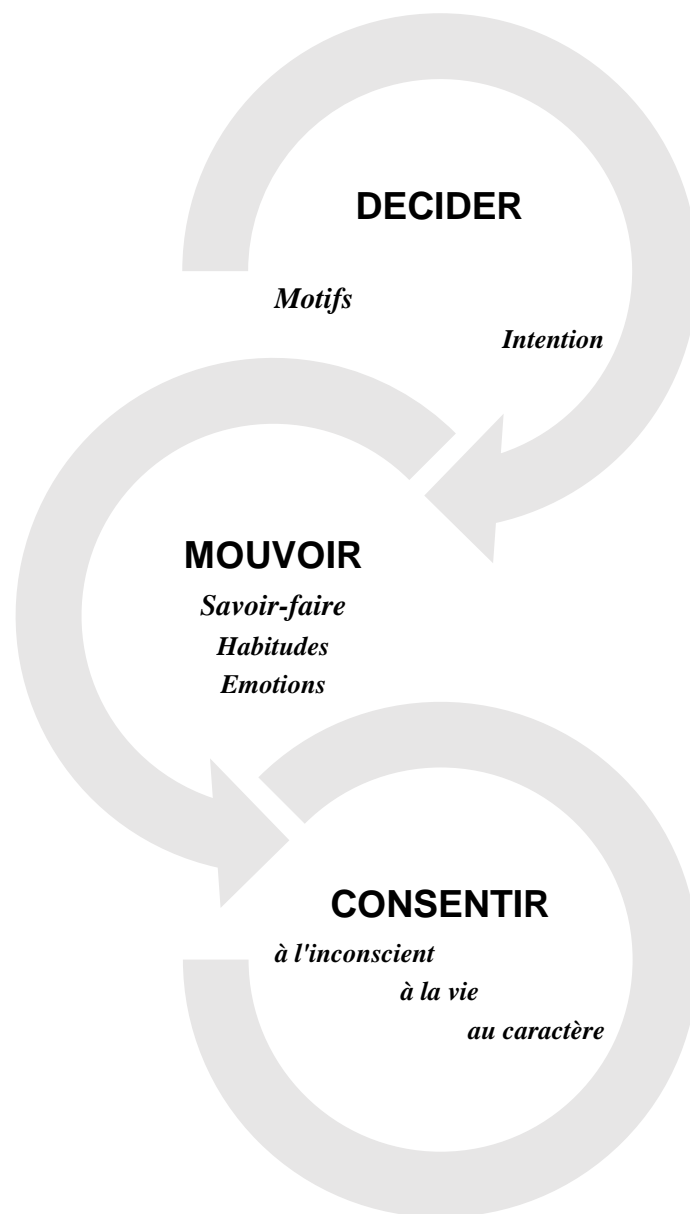
C/Ainsi posé, le débat devient facilement caricatural : la question n'est-elle pas une généralisation abusive d'une combinatoire circonstancielle, aléatoire et multiforme de vouloir et de pouvoir ? Reste aussi que l'intention de définir une essence humaine, qui plus est résumée à un seul trait (la volonté ou la puissance/pouvoir) pour séduisante qu'elle soit n'emporte pas l'adhésion à long terme.



**Fig. 1. La matrice du « il peut »**



**Fig. 2. De l'impuissance à l'inclusion**



**Fig. 3. Le volontaire et l'involontaire selon Ricoeur**



## Puissance et volonté selon Spinoza

### 1/Une théorie de la nature

« *Deus sive natura* » (Dieu, autrement dit : la nature)

Il n'y a pas de puissance extérieure à la Nature, qui en serait la cause : la Nature est *causa sui*.

=> Il est rigoureux (et non pas prudent) d'appeler « Dieu » cette immanence totale des causes.

### A/Les illusions de la liberté et les parcours de libération

\*Refus du concept cartésien de volonté : nous prenons seulement conscience de notre désir => L'empire de la nécessité, dont le désir est l'expression.

\*Mais, la concordance des passions joyeuses et l'exercice de la raison : des chemins de libération.

### B/Le parallélisme du corps et de l'esprit

\*Puissance de toute entité pensante : simultanément puissance d'agir et de penser.

\*Les entités se rencontrent, ce qui produit des affects primitifs : la joie (puissance d'agir +), la tristesse (puissance d'agir -), le désir (le conatus, puissance de persévérer dans son être, mais pas dans son état).

\*Ces rencontres modifient les entités maintenant et au fil du temps d'une manière unique (c'est l'*ingenium*).

### 2/Une théorie de la souveraineté

La souveraineté (*imperium*) est le droit (*ius*) que la multitude accorde à un être de s'imposer à tous, y compris par la force si nécessaire.

**A/Le pouvoir (*potestas*) de quiconque dépend de sa puissance (*potentia*)** : absolument (la quantité de force dont il dispose) et relativement (eu égard à la force des autres).

**B/« Le droit » n'est que le nom de la puissance (*potentia*) en politique** : pour le Souverain, ni une prérogative, ni un avantage. => « *le droit du souverain n'est que le droit naturel, limité par le pouvoir, non pas de chaque individu séparément, mais de la masse du peuple, guidé pour ainsi dire par un seul esprit.* » (TP, chap. III, § 2, PUF, p. 113).

### C/Le paradoxe de la souveraineté : elle n'est pas absolue, quoique totale.

\*La souveraineté ne peut être que totale ou elle cesse dans l'instant : chacun ne la respecte qu'autant que son intérêt s'y accomplit ; le Contrat social ne vaut rien parce que la promesse ne vaut rien (« *un pacte ne peut avoir de force qu'eu égard à son utilité* » TTP, chap. XVI.).

\*Le Souverain ne se confond pas absolument avec la force qui lui permet de s'imposer : « *Jamais les hommes ne se sont dessaisis de leur droit et n'ont transféré leur puissance, au point qu'ils ne restent plus redoutables aux personnes mêmes ayant fait l'acquisition de ce droit et de cette puissance. En réalité, l'Etat est menacé bien plus par les citoyens, fût-ce privés de leur droit naturel, que par les ennemis* » (TTP, chap. XVII, début, Pléiade, p. 842).

\*Pour qu'un pouvoir soit « *absolument absolu* » (*omnino absolutum*, TP, chap. VIII, § 4, PUF, p. 199), il faut que gouvernants et gouvernés soient un même corps : c'est la démocratie (ch. XI).

NB : cette conception de la souveraineté est si différente de celle de Hobbes qu'il serait prudent de dire que Spinoza n'est pas un philosophe de la souveraineté.

### **3/Des distinctions utiles pour nous**

#### **A/La distinction *potentia* / *potestas* permet, avec mille précautions, de comprendre l'*empowerment* (em-power-ment).**

Faciliter l'expression d'une force (ignorée, bafouée, amoindrie) : aider à restaurer la puissance d'être soi, en écartant l'idée de pouvoir comme domination.

#### **B/Puissance entière ou interminable**

Mais, selon que la puissance est entière (Spinoza) ou interminable (Nietzsche : la *Wille zur Macht*), les finalités sont différentes et pouvoir sur autrui (hétéro-contrôle) ou sur soi-même (auto-contrôle) prennent une tonalité différente.

**C/Limite** : chez Spinoza, on ne trouve pas, pour appliquer le concept de pouvoir, l'alternative maîtrise/circulation (c'est-à-dire qu'au sein d'un collectif, les pouvoirs peuvent obéir à une maîtrise, individuelle ou collective ou au contraire échapper à toute maîtrise et circuler entre les êtres) – bien qu'il oppose souvent verticalité et horizontalité.